

residents use to sequester the history of the slave trade; the second – chapters 6 and 7 – looks at centring the slave trade in terms of the current re-negotiation of its history due to the diaspora tourism industry.

Holsey's central thesis is that national discourses about slavery and the slave trade, constructed through educational and public bodies, are at odds with perceptions formed through conversations with African-American visitors, while also contradicting locally constructed ideas on the subject. The official Ghanaian version of the slave trade, as represented by Ghanaian text books and the castle museums, celebrates 'black' success stories in both Africa and the Americas, equating the experience of colonialism in Ghana with the experience of slavery in the Americas. But ordinary Ghanaians have some difficulty relating the two sets of experiences. Holsey suggests that there needs to be a rethinking of how this history is presented in Ghana, in order for the slave trade to serve as an empowering discourse on both sides of the Atlantic. She convincingly argues that public discussion, sparked by the trans-Atlantic dialogue concerning the slave trade, has led to an awareness of Africa's marginalization in the global order, and, she further suggests, discourses about the slave trade have now come to function as protest narratives for local youth *vis-à-vis* the post-colonial condition. Throughout the book, Holsey presents fascinating, detailed ethnographic data – conversations, interviews and life histories of a range of local individuals. Although the ethnography has an immediate character, with much discussion of informants' attitudes and opinions, it can be rather difficult to read at times, often demanding cross-referencing to previous chapters. In stating that the African diaspora has the ability to question the assumptions made by European histories of Africa, Holsey, nonetheless, often finds it difficult not to present her arguments through the same problematic binary oppositions – white/black, oppressor/oppressed, colonizer/colonized, throughout this book. These are minor points, however, in a book which is an extremely valuable addition to the scholarship of Africa, the anthropology of slavery, and Atlantic studies.

MEERA VENKATACHALAM

University of Edinburgh

DOI: 10.3366/E0001972010001701

BENEDETTA ROSSI (ed.), *Reconfiguring Slavery: West African trajectories*.
Liverpool: Liverpool University Press (hb £65 – 978 1 846 31199 4) 2009,
254 pp.

La problématique de *Reconfiguring Slavery* vise, au-delà de la période post-abolitionniste du début du xx^e siècle, à restituer les contours actuels des anciennes relations serviles dans diverses sociétés d'Afrique de l'Ouest. Le colloque à l'origine de ce travail s'était donné pour objectif de comprendre les dynamiques contemporaines des avatars serviles grâce à l'élaboration de nouveaux concepts. Les neuf contributions réunies dans le livre, relevant à la fois de l'histoire et de l'anthropologie, s'essaient à relever ce défi. La notion de trajectoire telle qu'elle est envisagée ici ambitionne de retracer les transformations subies par l'ancienne institution servile dans un processus continu de recompositions sociales et de libération progressive, dont Urs Peter Ruf a montré ailleurs qu'il pouvait être sans fin. Les trajectoires suivies par les descendants d'esclaves – et par ceux des anciens maîtres – peuvent varier selon des critères pluri-ethniques au sein d'une même formation sociale

(ou de l'État contemporain) ou à l'intérieur d'une société donnée. Surtout, ces reconfigurations, trop souvent encore identifiées sous le terme d'« esclavage », faute d'une théorisation mieux appropriée, s'inscrivent en réalité dans un contexte social, économique et politique entièrement remodelé, y compris dans les aires les plus enclavées où subsisteraient des formes présumées d'esclavage « traditionnel ».

Déjà, dans les sociétés précoloniales l'institution se présentait de manière foncièrement disparate et soumise à des remaniements. Or, aujourd'hui, les termes toujours utilisés pour qualifier l'« esclave » réfèrent à des statuts sociaux sans rapport avec leur signification primitive au moment de l'abolition ; ils recouvrent, en outre, une multiplicité de phénomènes (Martin Klein). De ce point de vue, l'ouvrage décline divers champs : nouveaux discours influencés par des idées afrocentristes sans référence à l'expérience historique locale (Tom McCaskie) ; tentatives de rejet des codes culturels des anciens maîtres, mais persistance de la croyance en leur pouvoir supranaturel (Christine Hardung) ; accès à des carrières hors référents endogènes (armée, système éducatif), reconstructions généalogiques et transition vers des relations de clientèle (Jean Schmitz) ; mécanismes pour taire l'indicible et, simultanément, recours métaphorique au concept d'esclavage pour justifier une rhétorique politique (Alice Bellagamba) ; au contraire, mise en avant délibérée de l'origine servile à des fins politiques ou pour servir d'autres intérêts, stratégies visant à franchir les frontières sociales mais sans s'en affranchir, en inscrivant la mobilité dans les limites des structures hiérarchiques (Olivier Leservoisier) ; recours ou non, dans telle société nomade, à la mobilité physique par rapport aux anciens maîtres en tant que stratégie d'éloignement et de mobilité sociale (Benedetta Rossi) ; formes d'organisation collective afin de remodeler une conscience de groupe et acquérir un poids politique dans un contexte de décentralisation (Éric Komlavi Hahonou). Enfin, variations historiques du discours sur la macule servile mais, dans un même pays selon le groupe considéré : progressif oubli de cette origine et réelle assimilation ou maintien d'un discours ethnique exclusif dérapant jusqu'à la discrimination raciale (Philip Burnham).

Au-delà d'un mélange composite mais cependant cohérent – que fait surgir la stimulante introduction de Benedetta Rossi – le point commun des communications consiste à mettre en évidence les différentes voies par lesquelles les descendants d'esclaves tentent de contourner l'héritage du passé, comment ils en négocient les vestiges et les stigmates dans leur vie quotidienne et, surtout, comment ils le font : de manière paradoxale et ambiguë. D'abord, parce que l'emploi par les différents acteurs des taxinomies linguistiques locales (« esclave », « noble », etc.) traduit avant tout une manière de penser dans le cadre des vieilles représentations mentales. De fait, les termes vernaculaires servent moins désormais à caractériser un état ou une condition que de référents identitaires : ils sont la manifestation idéologique de la pérennité dans les mentalités des structures sociales d'hier. Ensuite, parce que dans aucune des sociétés analysées les descendants d'esclaves, même lorsqu'ils revendiquent une nouvelle identité, n'envisagent de remettre en cause les hiérarchies sociales séculaires ; ils cherchent seulement à déplacer le curseur de la mobilité sociale au sein même de l'archaïque carcan. Les quelques mouvements antiesclavagistes portés par les descendants d'esclaves peinent eux-mêmes à faire émerger une nouvelle citoyenneté, y compris dans les pays où l'action collective conduit à une criminalisation de l'esclavage. Enfin, d'un point de vue religieux, la plupart des sociétés étudiées ici ayant l'islam en partage, il serait intéressant de comparer leur évolution avec celle des sociétés autrefois lignagères, relevant d'autres religions, où la mémoire collective de

l'esclavage ne se manifeste plus qu'en situation de crise. Dans le premier cas, le fait qu'hier l'assujettissement des individus prétendait tirer sa légitimité de l'islam contribue à entretenir un entre-deux statutaire entre servitude et liberté, que perpétue une lecture réactionnaire des textes coraniques. Ainsi, beaucoup des anciens maîtres ou leurs descendants et pas mal des anciens esclaves ou leurs descendants, refusent toujours de considérer comme abrogée d'un point de vue islamique l'institution elle-même.

Après l'impasse « assimilationniste », qui envisageait l'esclavage en termes de parenté, et les excès théoriques d'une conception trop « économiste », il conviendrait dorénavant de revisiter, à l'instar d'Harris Memel Fotê, les usages de l'idéologie comme facteur de légitimation de l'esclavage puis, comme survivance à la disparition de l'institution elle-même.

English summary:

Reconfiguring Slavery aims to highlight the contemporary refractions of the servile slave-master relations of the period of slavery in the diverse societies of contemporary West Africa. Already extremely diverse in its uses in pre-abolition times, the use of the term 'slave' today has very little to do with its original meanings. In a varied but coherent collection of case studies to which Benedetta Rossi's stimulating introduction does full justice, the red thread is that of the multitude of ways in which the descendants of slaves attempt to evade the heritage of the past, how they negotiate the vestiges of the stigma in their contemporary lives, often in paradoxical and ambiguous ways.

ROGER BOTTE

DOI: 10.3366/E0001972010001713

MATTHEW ENGELKE, *A Problem of Presence: beyond scripture in an African church*. Berkeley CA: University of California Press (pb £15.95 – 978 0 520 24904 2; hb £44.95 – 978 0 520 24903 5). 2007, 320 pp.

Matthew Engelke's *A Problem of Presence* is a beautifully written and theoretically elegant book. It breaks the theoretical mould of much of the scholarship on religion in Africa, and Christianity in particular, by steering clear of the political and economic analyses of its forebears. Influenced by the semiotic emphases of anthropologists such as Webb Keane, Engelke searches instead for central questions within Christian 'culture' and holds that this should form the basis of a comparative analysis between different traditions. In particular, he identifies a core paradox in Christian thought, namely the 'simultaneous presence and absence of God' (p. 9). He claims that the philosophical musings of Ricoeur and Hegel on the Christian God's transcendence and physical absence mark Christian thought and practice universally. As such, this book focuses on the 'hesitations, ruptures and gaps that exist between the language of presence and the dynamics of a lived faith, in which that presence is often uncertain' (p. 15). In his argument the 'problem of [God's] presence' then becomes essentially a problem of representation and authority. Faced with this problematic, he argues for a study of the 'relationships between language and material culture in culturally grounded modes of signification' (p. 9) rather than politics.

Engelke explores the problem of presence in the ethnographic context of the Masowe Chishanu Church in Zimbabwe, also known as the Friday Masowe Church. In Zimbabwe, the church's followers are widely known as 'the Christians who don't read the Bible' (p. 2), a heresy in a country where the